

Albert Camus parle de Mouloud Feraoun:

« Je me sens infiniment plus proche d'un instituteur kabyle que d'un intellectuel parisien »

Avant-propos

« Durant la guerre implacable qui ensanglanta la terre d'Algérie, Mouloud Feraoun a porté aux yeux du monde, à l'instar de Mammeri, Dib, Kateb et quelques autres, les profondes souffrances et les espoirs tenaces de son peuple. Parce que son témoignage a refusé d'être manichéiste, d'aucun y ont vu un témoignage hésitant ou timoré. C'est en réalité un témoignage profondément humain et humaniste par son poids de sensibilité, de scepticisme et de vérité.»

Tahar Djaout¹

Il y a un siècle, le grand écrivain Mouloud Feraoun naquit en Kabylie (Algérie), le 8 mars 1913. Et il y a un demi-siècle, le 19 mars 1962 les représentants du GPRA (Gouvernement provisoire de la république algérienne) et la France signèrent à Évian-Les-Bains un cessez-le-feu qui devait, le lendemain à midi, mettre fin à la guerre d'Algérie. Or, le 15 mars 1962, quatre jours avant la signature des accords, un commando O.A.S. (Organisation armée secrète) de trois légionnaires et trois étudiants pénétra dans les lieux des Centres Sociaux près de l'École Normale des Jeunes Filles à Ben Aknoun (tout près d'El Biar à Alger). Les terroristes de l'O.A.S. parcoururent les cinquante mètres qui séparaient la cour d'entrée d'une humble baraque où travaillaient des pédagogues et enseignants, obligèrent six des pédagogues – trois français, trois algériens – de les suivre. Ils remontèrent à la cour où les membres de l'O.A.S. les mirent contre le mur d'un bâtiment près de l'entrée des Centres Sociaux et les descendirent à la mitrailleuse. Le dernier fut le romancier Mouloud Feraoun qui tomba sur le corps de son ami Salah Ould Aoudia. Aussi Feraoun retrouva-t-il la mort qu'il pressentait et que l'on devine entre les dernières pages de son poignant *Journal* qu'il tenait entre 1955 et 1962.

Mouloud Feraoun est né en 1913 à Tizi-Hibel, en Kabylie. Comme sa famille était très pauvre, c'est à l'aide d'une bourse qu'il réussit à commencer et continuer ses études, pour devenir instituteur, en 1935. Il a enseigné dans différents postes en Algérie, puis a été nommé inspecteur des centres sociaux. Il a été co-auteur du premier livre de lecture de l'Algérie indépendante, *l'Ami fidèle*.

M. Feraoun a laissé une œuvre dans laquelle il traduit l'âme de sa société et à travers elle celle de tous les autochtones colonisés. Selon la critique universitaire, il apparaît comme un pionnier de la littérature francophone de Tamazgha (Afrique du nord) mais aussi comme un témoin essentiel. Son premier roman, *Le Fils du pauvre* (roman, Alger, Le Puy, Cahiers du Nouvel Humanisme, 1950), est devenu un classique. D'autres œuvres ont suivi : *La Terre et le sang* (roman, Paris, Le Seuil, 1953) ; *Jours de Kabylie* (Alger, Baconnier, 1954) ; *Les Chemins qui montent* (roman,

1 Tahar Djaout, « Mouloud Feraoun », in *Algérie Actualité*, Alger, 1982.

Le 26 mai 1993, Tahar Djaout est le premier écrivain-journaliste assassiné en Algérie (il meurt le 2 juin) durant la période noire des années 1990. Mais aujourd'hui encore, les circonstances qui entourent cet assassinat demeurent obscures et suscitent des interrogations.

Paris, Le Seuil, 1957). Il a publié une étude sur le grand poète Si Mohand sous le titre *Poèmes de Si Mohand* (Paris, éd. de Minuit, 1960) ; *Journal 1955-1962* (Paris, Le Seuil, 1962), paru juste après sa mort ; *Lettres à ses amis* (Paris, Le Seuil, 1969) ; *L'Anniversaire* (Paris, Le Seuil, 1972). Il a collaboré à plusieurs périodiques dont *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, *Soleil* et *Algeria*, aussi aux quatre manuels scolaires de l'enseignement élémentaire, *L'Ami Fidèle*. Enfin, son roman inédit, *La Cité des roses*, est publié en 2007 à Alger, aux éditions Yamcom.

En effet, la parution en 1950 du roman *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun marque une nouvelle forme d'écriture littéraire, coïncident avec l'arrivée d'une nouvelle génération² d'écrivains africains du nord porteuse d'un projet et d'un souffle nouveaux. Ces nouvelles publications qui arrivent sur le "champ littéraire" transforment la langue française sur le plan du contenu et de la forme, en même temps qu'elles établissent une nette distinction entre ces auteurs enracinés dans la réalité de leur peuple et leurs vis-à-vis algériens d'origine européenne seuls jusque-là à bénéficier de la consécration officielle.

Dans un article fort instructif, et pour mieux illustrer cette évolution, M. Feraoun annonce l'importance de l'enjeu et l'ampleur littéraire de sa génération :

[...] Pour la première fois, une certaine Algérie faisait entendre sa voix, une voix qui ne trempait pas, un langage qui venait du cœur et empoignait les cœurs. [...] La voie a été tracée par ceux, qui ont rompu avec un Orient de pacotille pour décrire une humanité moins belle et plus vraie, une terre aux couleurs moins chatoyantes mais plus riche de sève nourricière ; des hommes qui luttent et souffrent, et sont les répliques exactes de ceux que nous voyons autour de nous. [...] Les plus significatives de nos œuvres contiennent toutes l'essentiel de notre témoignage : on le retrouve un peu partout, discret ou véhément, toujours exprimé avec une égale fidélité et le même dessein d'émouvoir. Chacun a parlé de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vu ou senti et, pour être sûr de dire vrai, chacun a mis dans son livre une grande part de lui-même.³

Ainsi donc, le roman publié dans les années cinquante, par son caractère « rebelle » et par la nouveauté du ton adopté, représente un progrès certain par rapport au passé, marquant une ligne de rupture nette avec une certaine littérature produite jusque-là par quelques lettrés « indigènes ».

Bref, l'œuvre de Mouloud Feraoun reste unique par l'humanisme, la bonté et la sérénité qu'elle dégage. Elle s'exprime dans une langue limpide, directe et accessible. L'auteur a toujours œuvré pour offrir à ses lecteurs un monde authentique pour dire l'amitié et la fraternité entre les hommes et entre les femmes. Aussi bien n'oublions-nous pas que l'une des plus belles définitions qui soit donnée de l'humanisme est celle de l'écrivain Térence, ancêtre de Feraoun, il y a plus de 2000 ans : « Homo sum, humani nihil a me alienum puto » (Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger).

Dans son œuvre, M. Feraoun raconte sans détours des souvenirs de son enfance, de sa jeunesse, de son parcours d'instituteur, décrit les siens et donne une leçon d'histoire sur son époque. Et le discours social qui traverse son œuvre reflète celui de sa société. Nous nous remarquons que les événements rapportés dans ses textes ont des ancrages dans l'histoire et que la diégèse se mêle et se confond parfois avec la trajectoire de l'auteur. Le réalisme littéraire a rapproché l'œuvre romanesque de la réalité en conférant aux œuvres une certaine socialité ; néanmoins, comme toute organisation sociale, la société d'une œuvre littéraire tient sur elle-même des propos du discours

2 Il s'agit notamment des œuvres de : Mouloud Feraoun, Taos Amrouche, Mouloud Mammeri, Driss Chraïbi, Albert Memmi, Mohammed Dib et Kateb Yacine.

3 Mouloud Feraoun, « La littérature algérienne », in *Revue française*, Paris, 3^e trimestre 1957 ; repris dans *L'Anniversaire*, Le Seuil, 1969, p. 53-56.

social. L'auteur et son œuvre sont inscrits au cœur même d'une Histoire en plein changement, ils ne pouvaient laisser indifférents.

Ce collectif s'interroge sur : Pourquoi Mouloud Feraoun? Que représente M. Feraoun pour un lecteur d'aujourd'hui ? Un demi-siècle après la mort de l'auteur, qu'en est-il de la réception de son œuvre? Pourquoi certaines œuvres de l'auteur sont devenues des classiques dans les études littéraires? Comment peut-on lire M. Feraoun à la lumière de l'actualité régionale, Afrique du nord (Tamazgha), et internationale : interculturalité-transculturalité, rapport à l'autre, guerres, conflits, immigrations-émigrations, identité(s)...etc ?

Le volume s'ouvre avec, « Mouloud Feraoun. La voix de Fouroulou », un article fort émouvant et poignant de l'éminent écrivain Mouloud Mammeri, le confident-ami le plus proche de Mouloud Feraoun.

Les contributions de ce collectif mettent en lumière certains aspects et thématiques de l'œuvre feraounienne. Elles sont organisées selon différentes parties groupées par des thématiques différenciées.

Martine Mathieu-Job examine la première version du *Fils du pauvre* (dont rend compte l'édition ENAG de 2002) à celle de l'édition française (réédition Seuil de 1954) pour rendre justice à « l'ampleur et à l'originalité de la perspective romanesque qu'avait d'emblée tenté de mettre en œuvre Feraoun ».

Fazia Aitel analyse la signification du premier roman de M. Feraoun et les raisons pour lesquelles il permet d'appréhender la littérature francophone dans toute sa complexité aujourd'hui.

Malika Fatima Boukhelou traite deux romans, *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang*, de l'écrivain sous une approche postcoloniale. Elle démontre combien l'écrivain M. Feraoun a tenté de dire les siens en les imprégnant le plus possible de leur identité culturelle.

Rachida Saïgh-Bousta s'attarde sur la question de l'immigration dans les œuvres de M. Feraoun. Elle s'interroge sur cette réalité qu'on pouvait penser d'un autre temps qui s'inscrit dans les dynamiques coloniales, si elle est toujours en œuvre dans les imaginaires.

Dallila Belkacem aborde le premier roman de l'écrivain Feraoun comme « adoption et adaptation » de l'écriture (auto-)biographique au service d'une interculturalité.

Fanny Colonna présente une étude comparée « Mouloud Feraoun et Albert Camus, une sombre gémellité ». Elle s'attarde dans son étude sur le "provincialisme", culturel pour l'un, social pour l'autre pour montrer que ces particularismes sont précisément la source de leur universalité aujourd'hui.

Ouerdia Yermèche met en lumière certains aspects de l'engagement de Mouloud Feraoun pendant la guerre de libération nationale (1954-1962). Elle répond à certaines questions posées par l'analyse du *Journal* de l'écrivain paru en septembre 1962 à titre posthume.

Nadjiba Regaieg analyse le « *Journal* » de l'écrivain comme un journal qui n'a rien d'intime. Elle explore le *Journal* de Feraoun en le confrontant d'abord à la forme conventionnelle du journal puis en interrogeant son contenu à la lumière de la biographie de l'auteur entre 1955 et 1962, années pendant lesquelles a été rédigé ce journal.

En effet, à la fin de ce collectif, un dossier bien documenté des textes de l'écrivain Mouloud Feraoun sur son ami-compatriote Albert Camus. Les textes explicitent bien l'amitié franche et sincère entre les deux écrivains qui ont marqués leur époque. D'autres textes divers de Feraoun ainsi qu'une bio-bibliographie clôturent ce collectif.

Enfin, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain Mouloud Feraoun, ce centième numéro de *Dalhousie French Studies* s'interroge : que faudrait-il comprendre par "instituteur-écrivain humaniste"? Par quoi ce collectif sur M. Feraoun se différencie-t-il des autres travaux scientifiques? Et surtout, quels sont les outils indispensables à l'analyse de la trajectoire de l'auteur et de son œuvre? Ce sont des

questions majeures auxquelles ce collectif tentera d'apporter des réponses - et préconisera d'autres stratégies de lectures des œuvres littéraires et autres textes d'hier, d'aujourd'hui... et à venir...

Boussad Berrichi

Mouloud Feraoun. La voix de Fouroulou*

Mouloud, cela me fait drôle de parler de toi comme si tu étais mort, comme si une giclée de balles imbéciles pouvait t'avoir arraché de notre vie, sous prétexte qu'elles t'avaient un matin de mars 1962 stupidement rayé du paysage... C'était le dernier hommage de la bêtise à la vertu.

Mais, vieux frère, tu en as connu d'autres ; tu sais toi, que pour aller à Ighil Nezman, de quelque côté qu'on les prenne, les chemins montent. Et puis après ? Tu sais aussi que les hauteurs se méritent. En haut des collines de « *adrar n nnif* » on est plus près du ciel. Du paysage ce sont ceux qui ont craché leur rage en douze balles - six secondes qui ont disparu, rayés parce qu'ils n'avaient pas assez de sang généreux dans les veines, assez de rêves fous les yeux, pour y demeurer.

Ils avaient la vigne, les comptes en banque (et encore pas tous), l'anisette (tous cette fois), l'accent merguez (qu'ils n'ont aimé qu'après qu'ils l'ont perdu) et l'aveuglement. En parlant de nous ils disaient « les Arabes » et... dans la moue de leurs lèvres ce n'était pas une désignation, c'était un verdict. Mais nous, Mouloud, nous savons que ce ne pouvait pas être autrement : ils avaient tout cela, mais il leur manquait l'essentiel : *LA TERRE ET LE SANG*.

La terre, ils la rudoyaient à force, ils lui faisaient produire des moissons d'artifice (un vin que nous ne buvions pas, parce que nous avions d'autres ivresses), ils confiaient à nous le rude contact des pierres, les charrues, les sulfateuses ; ils ne l'avaient pas comme nous... dans la peau... comme à Tazrout, à Ighil Nezman, à Ilizi ou dans le Tanezrouft. Passagers sur la terre dont ils suçaient les mamelles sans lui être attachés... comme nous étions à elle... à la vie à la mort. La preuve, c'est qu'en un siècle de destin comblé ils n'ont pas trouvé un seul d'entre eux pour la chanter, comme tu as fait, Mouloud, des chemins montueux de ton enfance. Leur plus grand chantre, dont tu aimais la prose (si belle) est allé planter sa tente sous d'autres cieux ; entre sa terre et sa mère il n'a conçu qu'affrontement, impossible à balayer du chemin ; quand il s'est cru sommé de choisir, il l'a fait dans une brève formule, coupante comme une lame de sabre.

De leur sang ils ont fait le trésor chichement, frileusement gardé. Ils ont veillé dessus comme sur un métal vain un avare vieux. Autour du temple ils mettaient les remparts durs de préjugés épais comme des chapes. Epouser un Arabe ? Va de là, dé ! (pour une Arabe, l'idée même leur aurait paru impudique).

Aux passagers comblés il manquait aussi les chemins montueux. Les leurs étaient plans, unis, des chemins de plaine qu'on avait tracés, ouverts, couverts, balisés pour eux. Ils les empruntaient distraitemment, comme des voies à eux dues de droit divin, comme tout le reste, et ils ne se sont jamais avisés du poids de sueur qu'ils nous avaient coûté.

Non... ni la terre ni le sang. Ils n'avaient pas encore pris racine dans nos guérets, nos sables. A peine un peu plus d'un siècle... Une égratignure... Une mince pellicule sur l'épaisseur de nos siècles... Pfuï ! ... Il suffisait d'un souffle et... il a soufflé devant leur porte !

* Préface de Mouloud Mammeri au roman de Mouloud Feraoun, *La Terre et le sang*, réédition Enag, Alger, 1988 ; aussi in *Mouloud Mammeri, écrits et paroles* (2 tomes), réunis, transcrits et annotés par Boussad Berrichi, Alger, éditions CNRPAH, 2008 (réédition juin 2010), p. 191-195.